

## Salut à... André Baillon et ses amis

Profitant de la republication de l'impayable *Zonzon Pépette, fille de Londres*, Jibrile a décidé de mettre à l'honneur André Baillon en proposant trois récits issus du recueil *La vie est quotidienne* qui n'a pas reparu depuis 1939. *Nelly Bottine* dépeint avec tendresse l'existence d'une prostituée de campagne, la « maman » des soldats qui la fréquentent ; l'on recroisera plus tard cette figure dans *Le Perce-oreille du Luxembourg*. Dans *La Maladie du Père Benoît*, c'est de l'humour incisif de Baillon, réduisant en cendres cet autre personnage rural, dont il faut se délecter. Enfin, l'extrait « La cannelle » est fidèle à cette inclinaison baillonienne de nourrir l'art romanesque du vécu intime : Germaine Lievens, le second amour, y est représentée en une généreuse Nounouche.

À ceux à qui ces fragments donneront envie de se frotter un peu plus à ce style tout d'ellipses et de litanies, Jibrile ne peut que conseiller de s'intéresser à « Présence d'André Baillon ». Cette asbl, qui rassemble des noms tels que Frans Dennissen (auteur de l'exemplaire biographie *Le gigolo d'Irma Idéal*), Geneviève Hauzeur ou Maria Chiara Gnocchi, s'efforce de faire sortir de l'indifférence ce prosateur génial. Laissons à ces passionnés le soin de décrire leur projet :

« André Baillon (Anvers, 1875 Marly-le-Roi, 1932), écrivain belge de langue française, a signé quelques-uns des plus beaux livres de l'entre-deux-guerres : *En sabots*, *Histoire d'une Marie*, *Un homme si simple*, *Délires*, *Le perce-oreille du Luxembourg...* Chefs-d'œuvre de style, d'ironie et de sensibilité, ils composent la poignante confession d'un solitaire écorché, cerné par le désespoir et la folie, mais sauvé par l'obsédante passion d'écrire et par un humour libérateur. Si certains de ses livres ont fait l'objet de rééditions récentes, ainsi que de traductions néerlandaises, d'autres sont encore difficilement accessibles, et l'importance de son œuvre reste méconnue. C'est pourquoi nous avons voulu créer *Présence d'André Baillon*, afin de faire pleinement reconnaître sa vraie dimension, son talent incisif et sa saisissante modernité, par l'édition d'inédits, de textes devenus introuvables, d'études et essais, par l'échange d'informations entre chercheurs et la promotion de manifestations artistiques. Admirateurs et lecteurs de tous bords sont les bienvenus pour nous aider dans cette tâche ! »

Pour mener à bien une entreprise aussi ambitieuse, les animateurs de l'association opèrent selon une double démarche. Le premier pan de leur activité consiste à tenir à la disposition du public un matériau tout simplement incroyable. En effet, sur le site Internet <http://www.andrebaillon.net/>, on découvre une bibliographie complète de Baillon et des travaux qui lui ont été consacrés, ainsi qu'une kyrielle de liens utiles. Le second axe de l'asbl se concrétise chaque année sous la forme d'un bulletin, *Les Nouveaux Cahiers d'André Baillon*, où sont regroupées des recensions, exhumées des lettres et rédigés des articles de fond. Deux outils indispensables, donc, tant pour les experts chevronnés que pour les néophytes curieux. Jibrile tient d'ailleurs à remercier particulièrement Erik Loobuyck et son épouse Solange de nous avoir autorisés à reproduire les impressions de Charles Vildrac sur les débuts de Baillon, qui ouvriront notre parcours. Bonne route !

## *Les débuts d'André Baillon* par Charles Vildrac

Je reçus de Bruxelles, en 1920, à propos de l'un de mes livres, une de ces lettres qui, émanant de lecteurs inconnus, sont, à mon avis, plus précieuses pour un auteur que le suffrage du critique le plus notoire.

Je répondis au fraternel inconnu, qui se nommait André Baillon. Une correspondance pleine de sympathie et de cordialité s'engagea ainsi entre nous. J'appris que mon lecteur, Flamand d'Anvers, était secrétaire de la rédaction d'un quotidien du soir, à Bruxelles ; que cet emploi l'absorbait tout entier et, par surcroît, lui répugnait.

*« Je suis en train de pourrir, écrivait-il, ou, plutôt, de bouillir constamment de colère ; c'est ignoble, le travail que l'on me fait faire, ce bourrage de crâne honteux, toutes ces informations tendancieuses qu'on nous envoie et que je ne peux pas ne pas donner ! Si vous étiez un mur de mon bureau et si vous aviez des oreilles, quand Baillon doit faire ça, vous en entendriez de raides. »*

J'appris aussi quelque chose dont mon correspondant ne m'avait absolument rien dit dans sa première lettre : c'est qu'il employait depuis longtemps ses rares loisirs à travailler « pour lui » ; c'est que, pendant la guerre, les journaux ne paraissant plus à Bruxelles, Baillon, devenu chômeur, plein de foi dans une vocation d'écrivain jusque-là contrariée, avait pu se permettre d'écrire la matière de trois volumes, romans et contes, tout en grignotant des grains d'avoine et de tournesol pour tromper sa faim.

Il m'expédia deux petits récits qui m'étonnèrent par cette sobriété de l'expression et cet humour poignant, si particuliers à Baillon. Tout de même, je crus discerner chez lui la double influence de Jules Renard et de Charles-Louis-Philippe ; je pensai, en tout cas, me trouver en présence d'un écrivain, d'un jeune homme extrêmement doué.

D'un jeune homme ! André Baillon disposant d'une semaine de vacances m'arriva de Bruxelles un beau jour avec, sous le bras, le manuscrit de *l'Histoire d'une Marie*.

Il ne m'avait pas dit son âge, et ses lettres, par ce qu'elles exprimaient d'enthousiasme et de modestie, d'aspirations et de révoltes, pouvaient bien être celles d'un jeune homme, comme elles étaient celles d'un débutant.

Surprise ! André Baillon était mon aîné d'une dizaine d'années.

Il ressemblait à quelque donateur d'un triptyque flamand du XV<sup>e</sup> siècle. Il y a au Musée de Bruxelles une œuvre de Thierry Bouts : *L'Empereur Othon réparant l'injustice qu'il a commise*, où l'on voit, au second plan et à gauche, un long personnage qui porte les vêtements d'un seigneur, mais qui a les traits, l'expression et jusqu'aux cheveux d'André Baillon.

Je reconnus chez mon visiteur ce flegme flamand qui n'est, le plus souvent, qu'une apparence, qu'une pudeur ; cette lenteur un peu gauche de la voix et des gestes, qui contraste avec la vivacité du regard et trahit l'émotion en voulant la maîtriser. Le visage était profondément marqué par la vie, épreuves et passions. Les joues creuses et sillonnées, des joues de moine ascétique, contrastaient avec un nez long

et fort, un nez de curieux et de gourmand. Les yeux, comme la bouche, étaient tour à tour malice et tendresse, inquiétude et placidité. Au demeurant, ce qu'on appelle un brave type, un compagnon cordial et franc ne se départant pas d'un enjouement, d'une bonne humeur parfois héroïques ; des mains spontanément tendues, *des mains sans gants, des mains de pauvre et, dans ces mains, une œuvre.*

L'œuvre, c'était *L'Histoire d'une Marie*, qui m'apportait la révélation de l'écrivain que l'on sait et celle, aussi, de l'homme qui commençait de s'y confesser tout entier, de s'y délivrer de ses monstres.

Le manuscrit comportait une quantité appréciable de cahiers d'écolier, couverts d'une écriture fine et régulière. Je le communiquai aussitôt à Jean-Richard Bloch, qui l'emporta chez lui, à Poitiers, pour le lire, et qui devait donner *L'Histoire d'une Marie* dans la *Collection des prosateurs français*, qu'il dirigeait alors chez Rieder.

Baillon, bien avant d'être fixé sur le sort de son roman, avait repris le train pour Bruxelles. Il avait eu beaucoup de peine à se séparer du manuscrit dont il ne possédait aucune copie intégrale et sur le sort duquel il éprouvait une grande inquiétude :

*« Je me sens physiquement et moralement torturé, m'écrivait-il, d'être séparé de mon livre. Poitiers, je ne sais pas où c'est, mais ça m'a l'air d'être tellement loin ! Alors, si mon livre allait se perdre, brûler dans un incendie ou être bouffé par les rats ! Cette idée me gâte tout mon petit bonheur de voir sortir mon premier livre. Dites-moi que je suis idiot et surtout, je vous en prie, faites que Bloch m'écrive un petit mot qui me rassure ! »*

Et plus loin :

*« Avant tout et surtout, que je sache si le manuscrit du Roman de Marie existe toujours. C'est une idée fixe. Heureusement que je m'en rends compte, car sinon elle finirait par me rendre maboule ! »*

Quelques jours plus tard, il écrivait encore :

*« Quand je pense à mon pauvre Roman de Marie, qui est si loin de moi, cela me donne des coups de poing dans le cerveau à me rendre neurasthénique. Répétez-moi que j'ai tort. »*

Peut-être trouvera-t-on, dans de telles confidences, des symptômes de cette névrose que l'auteur de *Chalet 1* a consciemment subie et dont il a pu mourir ; mais, tout simplement n'y peut-on voir une angoisse légitime et infiniment touchante ?

Baillon fondait alors tout son espoir sur ce livre dont la publication, dont le succès, peut-être, allait lui assurer la liberté, lui permettre de se fixer à Paris, d'y vivre de son talent ! Déjà, il venait de recevoir un chèque de soixante francs pour un conte paru dans *L'Humanité*.

*« Le premier argent littéraire que je gagne : J'ai envie de le faire encadrer »,* m'écrivait-il.

Et il avait alors quarante-cinq ans !

*L'Histoire d'une Marie* parut, et son auteur fut aussitôt connu, estimé, adopté par une élite.

Baillon réalisa son rêve : il s'évada de la salle de rédaction où il étouffait depuis seize ans et vint à Paris. Il avait d'autres manuscrits dans sa malle. Il publia aussitôt l'admirable *En sabots* et *Zonzon Pepette*. Il devait, désormais, donner un livre chaque année.

Mais il était de ces écrivains dont la qualité même limite le succès matériel. Ses livres ressemblaient de moins en moins à ceux que le lecteur moyen se procure pour lire en chemin de fer. Et, il faut le dire, même en publiant un roman par an, ce qui est beaucoup, ce qui est trop, il n'y a pas un écrivain authentique sur dix qui puisse vivre de sa production.

Aussi incapable que l'était Jules Renard de bâcler des contes pour les journaux, d'inventer une intrigue, Baillon connut la gêne.

J'appris un jour qu'il était malade et j'allai le voir. Plus maigre que jamais, il riait, illuminé. Il m'expliqua, ainsi qu'à Frédéric Lefèvre, accouru lui aussi, que l'on pouvait très bien vivre sans manger ; qu'il était en train d'en poursuivre l'expérience et s'en trouvait de mieux en mieux. L'expérience prit fin à la Salpêtrière<sup>1</sup> :

« *Malade ? Non. Fatigué un peu.  
Trop d'idées dans la tête.  
L'estomac en balade...* »<sup>2</sup>

Baillon, guéri, se confina dans un humble logis, à Marly-le-Roi. Il y connut, comme on dit, des hauts et des bas. Plus de bas que de hauts et des hauts... jamais bien hauts !

On ne le voyait plus guère. On ne recevait pas de lettres de lui ; on ne lui écrivait pas. Hélas ! on n'allait jamais le voir !

Dernièrement, je reçois un livre : *Roseau*.

– Tiens, le cher vieux Baillon ! qu'est-ce qu'il devient ?

La réponse à cette question arriva peu de temps après, dans les journaux. L'affreuse nouvelle !

On dit qu'il s'est donné la mort. C'est possible. En tout cas, pas seulement à cause de la pauvreté. Elle lui était une vieille connaissance, dont il lui arrivait de se montrer fier, et attendri.

**VILDRAC Charles, « Les débuts d'André Baillon », *Les Nouvelles Littéraires* du 14 mai 1932, pp.1-2.**

---

<sup>1</sup> Grâce au docteur Raymond Mallet.

<sup>2</sup> Poème d'hôpital cité dans *Roseau*.

## Trois textes non republiés d'André Baillon

### **Nelly Bottine**

Parmi ses connaissances, elle en avait qui faisaient ça à Paris, à Londres, même plus loin. Elle, c'était en province. La province, évidemment, vous ne vous figurez pas. Une petite ville, quelques rues, de vilaines maisons, une belle église par exemple – et un peu partout la rivière.

Elle y était venue en son temps, à cause d'un couvent de bonnes sœurs Maricoles. Elle avait toujours aimé la Sainte Vierge ; de plus elle était orpheline et les gens qui l'élevaient, l'avaient battue. Alors, ma révérende Mère, elle aurait voulu devenir une bonne sœur ; oui, comme vous dites, pour servir la Vierge et surtout pour soigner les orphelines. Oh non ! elle ne les aurait pas battues ! Au besoin, elle aurait aidé les pauvres vieux. On lui avait demandé.

– C'est bien, ma fille, où est votre trousseau ? Et cet enfant ? Que signifie ?

C'est vrai, elle traînait un enfant. En ce cas, ma révérende Mère, elle avait des bras : si elle ne convenait pas comme religieuse, qu'on la prît du moins comme servante. Non, la révérende Mère ne l'avait pas voulue comme servante ; ni, après elle, aucune autre personne de la ville.

Elle avait réfléchi. Ses bras inutiles, elle tenait, du Bon Dieu, son corps. Elle s'était dit : « Comme le mal, quand on est mauvaise, on peut, si l'on est bonne, faire le bien partout. »

Ainsi, elle s'était mise à faire ça.

La maison se trouvait au bord de la rivière, près d'un pont. Toute la ville passait sur ce pont. Du dehors, on pouvait croire : c'est un petit café.

On voyait une enseigne. Elle aurait aimé : *À saint Joseph* ou bien *Au Grand Rosaire*. Mais il y avait déjà : *Au Bienvenu*. Cela n'était pas mal, non plus. Elle n'avait pas ajouté son nom. Ceux qui venaient savaient : c'était chez Nelly, ou, comme on disait : chez Nelly Bottine, parce qu'on l'avait surprise en sabots, les premiers jours.

Ne vous imaginez pas : dans ces petites villes, le métier est aussi dur que dans les grandes.

On n'a pas ce qu'on appelle : la police des mœurs ; on a, tout de même, la police. Et puis, les habitants ! Il fallait voir ! Quand ils passaient près de sa maison, sur le pont, ils avaient l'air de marcher sur de l'ordure. Pour les dames, elle le comprenait encore. De l'argent, un mari, elles peuvent ne pas admettre qu'on fit ça de son corps. Nelly à leur place, ces dames à la sienne, peut-être eût-elle aussi fait la grimace. C'est à voir cependant. Pour les enfants, rien de plus juste qu'on leur dise : « Allons, marche plus vite ; ne tourne pas la tête ; regarde devant toi. » Pauvres gosses, le sien, s'il avait vécu, elle lui aurait caché le plus longtemps possible ces vilaines choses. Des enfants, il faut que ça pousse ; il faut que ça devienne savant ; ça ne peut rien gaspiller de ses petites forces. Il en serait venu qu'elle aurait dit : « Mes chers enfants, je ne suis pas ici pour vous : allez donc à la confesse... » Quant aux hommes, que les mariés eussent fait des manières, passe encore. Ils ont une femme : c'est un péché que de faire cela avec une autre. Mais ceux qui n'en avaient pas ? Ils n'étaient pas tous des saint Joseph. L'amour, il faut bien, de temps en temps, qu'il sorte. Elle était là. Alors pourquoi ces regards de côté, ces gros yeux, ces façons de cracher ? Elle trouvait certains matins des cacacs devant sa porte.

Mais alors, si les hommes la refusaient ?... Ah ! voilà. Sur le pont, il passait beaucoup de militaires. Le militaire, c'est bon. C'est jeune. Cela ne s'inquiète pas comme un civil : « Que diront les camarades ? » Cela ne demande qu'une chose : ne pas vider trop sa bourse et ne pas craindre qu'à la visite le major dise : « Salaud, où avez-vous attrapé cette vérole ? » Quant à cela, elle était propre. Et puis ne trouvez-vous pas ? Si loin de chez soi, le militaire c'est un peu comme une orpheline : elle était la religieuse de ces orphelines.

Oh ! pas pour tous ! Une fois, il vint un lieutenant. Elle dit :

– Monsieur l'officier, je ne suis pas assez savante pour vous.

Faire ça de son corps avec un homme qui portait sur le sien un beau costume, en belle étoffe, avec des étoiles, elle n'aurait pas osé. Avec les sous-officiers non plus. Ceux-là aussi étaient trop beaux. Ils avaient à leur disposition la demoiselle du *Gros Canon*, une mauvaise fille par malheur qui n'éteignait pas toujours ce qu'elle allumait. Non, ceux qu'elle recevait, c'était, humbles comme elle, les simples petits soldats. Elle préférait les recrues.

Pauvres petits ! Ils venaient de leur pays. Ils avaient quitté leur maman, peut-être une amie. Ils étaient tristes, ils s'ennuyaient. Pour peu, ils se fussent perdus avec de méchantes femmes. Alors trouver, qui les console, une douce Nelly Bottine.

À l'instruction on leur disait : « Allez donc chez Nelly Bottine. » À la chambrée, ils rêvaient : « Demain, nous irons chez Nelly Bottine. »

Ils allaient. Ils arrivaient le soir ; parfois à un, parfois à deux, parfois à trois, même davantage :

– Bonsoir, Nelly Bottine.

Au premier entré elle disait : « Passe dans la chambre, c'est à toi. » Aux autres : « Asseyez-vous, mes petits, vous aurez votre tour. »

Elle faisait cela, sans beaucoup de manières, comme le Bon Dieu permet qu'on le fasse.

Parfois les autres s'impatientaient et menaient du vacarme, comme au théâtre quand c'est long. Fi ! Ce n'était pas chez elle comme chez certaines ; elle ne voulait pas de bruit. Elle se relevait ; elle disait au camarade : « Attends une minute, je vais les gronder. » Elle se couvrait auparavant d'un châle pour ne pas se montrer en chemise. Ces grands gaillards ! elle en avait peur, mais elle n'en laissait rien voir. Droit dans les yeux, elle leur jetait :

– Mes petits, si vous n'êtes pas sages, je vous mettrai à la porte.

Manquer Nelly ! Ils auraient été bien punis. Nelly avait toutes les bonnes choses qui garantissent la femme pour que les hommes y soient bien. Elle était assez grasse de partout et c'était bon, car à ne manger que l'ordinaire de sa gamelle, le soldat aime à trouver sur la femme un peu plus de gras que dans sa soupe.

Les braillards apaisés, elle rejoignait le camarade du moment. Elle entamait un bout de causette. Allait-il à la messe ? Et ses parents, ne les oubliait-il pas ? Et puis elle savait coudre :

– Attends, mon petit, il y a à ta culotte un point qu'il faut que je t'arrange.

Ils s'en allaient contents, les yeux astiqués de joie, aussi brillants que leurs boutons.

Elle faisait cela depuis deux ans. Un mois d'octobre, il vint un recrue. On ne peut pas dire qu'il

louchât puisqu'on l'avait jugé bon pour le service. Pourtant, ses yeux, quand l'un vous regardait, l'autre avait l'air de dire : « Moi, vous savez, je m'intéresse au plafond... »

Il arrivait de la campagne. Pendant le temps qu'il resta près de Nelly, il parut triste. Il prit aussi une tartine. Au moment de partir, il n'eut pas d'argent. Elle dit, comme elle le disait toujours :

- Ne t'inquiète pas, petit ; donne-moi ton nom et le matricule de ton calot : j'inscrirai ton compte.

Elle sut ainsi qu'il s'appelait : Philippe Dufau, numéro 7893.

Il vint une autre fois. D'abord il paya. Mais il se montra encore très triste. Peut-être encore à cause de son œil, on ne l'aimait pas à la caserne. Il se plaignit :

- Le caporal, il m'a gueulé comme ça : « Semence d'imbécile. » Le sergent m'a collé trois jours. Ah ! bon sang de malheur !

Elle le consola :

- Ne blasphème pas, mon petit. Prends patience... Oui, serre-moi comme ça.

Il vint une troisième fois. Toujours à cause de son œil, on le persécutait à la caserne. Il avait sauté le mur ; il voulait passer la nuit. Il disait :

- Je ne sais pas ce qui me retient. Faudra qu'un de ces jours, je déserte.

Elle s'effraya :

- Ne fais pas cela ; petit, ne fais pas cela.

Quand il venait, c'était toujours le samedi. Un samedi, il ne vint pas,

ni le samedi suivant, ni aucun des autres samedis. Elle pensait : « Mais pourquoi Philippe ne vient pas ? » Les autres blaguaient : « Dufau, il est de corvée. » Ou bien : « Il est aux arrêts. » Ou bien : « Il est au cachot. » Alors un soir ils dirent :

- Dufau ? Il s'est tué !

Ah ! Bon Dieu ! Ensuite, ils expliquèrent tous à la fois : oui, la balle en plein dans le ventre. On attache une ficelle à la gâchette du fusil, l'autre bout à son pied. Oui, oui, il avait eu le temps de dire sa confession. Quand ce n'est pas tout de suite, c'est le matin que l'on meurt. Non ! il n'avait pas trop souffert. Il s'était plaint d'avoir soif.

Pauvre petit ! Elle n'y avait pas songé, elle le sentait maintenant : elle l'aimait après tout.

On l'enterra mardi. Puisqu'il s'était confessé on l'admit à l'église. Nelly alla. Il y avait deux femmes : une vieille, la maman, sans doute ; une jeune, la sœur ou peut-être la fiancée. Elle aurait bien voulu leur parler. Elle n'osa pas. Elle se tint pour prier dans un coin.

Le jeudi, elle fut appelée à la caserne dans le bureau du colonel. Elle se demandait pourquoi. Elle dut traverser une salle pleine d'officiers. Ils ne savaient pas non plus pourquoi. Ils la guidèrent :

- Entrez là.

Le colonel était gros. Il avait déboutonné sa tunique. Il demanda ce qu'elle faisait là. Puis il sortit un papier :

- Est-ce à vous ça ?

Il y avait écrit dessus :

Philippe Dufau, n°7893.  
Une visite . . . . . 5  
Un goûter . . . . . 0 75  
5 75

Elle dit :

– Oui, Monsieur, c'est de moi.

Il fit :

– Ah ! bien, vous en avez du culot.

Et il lui montra la porte.

Elle crut que c'était tout. Le lendemain, elle fut appelée chez le commissaire de police. C'était un maigre. Il montra le même papier. Elle pensa qu'on voulait la payer.

Elle dit :

– C'est déjà fait.

Mais le commissaire se fâcha. Il frappa sur la table.

– Il y a trop longtemps que ça dure : il faut que ça finisse. Si vous ne partez pas de vous-même, je fermerai votre boîte. Vous avez huit jours. Taisez-vous.

Se taire ? Elle ne disait rien. Mais elle commençait à saisir. Quand un soldat est triste au point de se tuer, il faut qu'il y ait une cause. On avait cherché. Alors sa note... Elle l'exploitait vous comprenez ?

Pour cinq francs soixante-quinze, je vous le demande !...

***La vie est quotidienne, Éditions Rieder, Paris, 1939, pp.23-34.***

\*\*\*

## ***La maladie du père Benoît***

Le père Benoît avait soixante-cinq ans. À cet âge, quand le mal vous prend, c'est dans la tête, ou dans les reins, ou encore dans l'estomac. Chez lui, ce fut moins grave : un petit rien dans le pouce de la main droite.

Il constata la chose un matin. En voulant le plier, le père Benoît fut bien obligé de se dire que ce pouce, au contraire, demeurait tout raide. Quelque chose comme un petit os l'empêchait de bouger. Bast ! un doigt raidi ne vous gêne pas pour travailler. On était à la fin de la récolte. Pendant toute la semaine, il engrangea son blé. Seulement le dimanche, comme il se trouvait à la chasse, il épaula son fusil après un lièvre et pan ! Le père Benoît qui, de sa vie, n'avait raté sa bête, venait de tirer un coup pour rien.

– Ce sacré doigt !

Un peu plus tard, de la phalange où le mal s'était tapi, il remonta dans la main et se logea entre les os du poignet. Cette main n'était pas morte puisqu'elle ressentait constamment une espèce de brûlure. Mais elle n'en valait pas mieux. D'ailleurs elle ne gênait pas trop. La besogne qu'on ne réussit pas avec la main droite, on l'achève avec la gauche. Mais, après la moisson, ayant à guider la charrue pour labourer un champ, il eut besoin de ses deux mains en même temps. Oulla ! oulla ! il fit des efforts et, pour la première fois, le père Benoît qui dans sa vie n'avait tiré que des sillons bien droits, les avait tirés tout de travers.

– Ce sacré poignet !

L'été suivant, le mal qui pendant l'hiver n'avait pas quitté sa place, abandonna le poignet, descendit dans la main et sortit par le pouce. Parti ! Il ne laissa derrière lui qu'un peu de raideur.



Après cela, on aurait pu supposer qu'il ne reviendrait plus, ou reviendrait par où il était parti. Eh non ! Un matin, comme le père Benoît sortait du lit, cela se déclara par ailleurs. Ce fut dans la jambe et pas du côté droit comme pour la main, ce fut du côté gauche. Cette jambe devint un peu grosse, puis plus grosse, puis très grosse. Quand il l'étendait en restant assis, cela pouvait aller. Mais dès qu'il se levait, oulla ! oulla ! il n'avait pas assez de ses deux mains pour les porter à sa jambe, puis à ses reins, puis à ses côtes, tant ce mal était leste comme un mauvais chat à se transporter dans toutes les parties du corps à la fois.

Allait-il passer sa vie sur une chaise à pousser des oulla ? Pour le coup, il fallut savoir. Un jour, le vétérinaire vint pour examiner une vache. Cette bonne bête, grâce à Dieu, n'avait rien.

– Alors, dit le père Benoît, puisque vous êtes là, vous allez me regarder la jambe.

– Ça, fit le vétérinaire, ce sont des rhumatismes. Voyez un médecin.

Des rhumatismes ! Plus souvent que, pour des rhumatismes, le père Benoît irait porter ses sous à un médecin !

Pas loin habitait le berger Joseph. Le berger Joseph connaissait tout. Quand la fille du charron s'était trouvée enceinte, il lui avait préparé un jus d'herbe. Ce jus était si fortifiant que cette brave femme, qui n'était pourtant pas des plus solides, mit au monde deux jumeaux, un fils et une fille, lesquels moururent par malheur pendant les couches, ce qui, tout compte fait, fut un bonheur, car la mère expira aussitôt après. Il s'entendait aussi à retirer les épines que les moutons s'enfoncent en broutant les buissons. Ce serait bien le moins s'il ne réussissait pas à

retirer le mal que le père Benoît s'était enfoncé dans la jambe.

Un matin, oulla ! oulla ! le père Benoît se traîna comme il put jusque là.

Le berger Joseph ne fut pas long à donner son avis. Il réclama vingt sous. Il dit :

– Les vétérinaires sont des ânes.

Il ajouta :

– Et les médecins aussi.

Ce qui vous tourmentait, Père Benoît, ce n'était pas des rhumatismes. Ce n'était pas non plus, comme on aurait pu le croire, un os. C'était un vent. Ce vent était entré par un trou que le Père Benoît devait s'être fait, sans le savoir, sous l'ongle. Cela arrivait de même quand les brebis s'empêtraient parmi les ronces. De l'ongle, le vent était remonté dans le bras, avait glissé dans le corps et maintenant il attendait son moment pour sortir par la jambe. Il aurait peut-être suffi d'une entaille qui lui eût ouvert le passage. Mais outre qu'une entaille peut empoisonner les sangs, il y avait mieux : donner un autre franc, après quoi le Père Benoît rentrerait chez lui, se choisirait un belle bouse de sa vache, s'en ferait un emplâtre, le collerait sur sa jambe, le garderait pendant huit jours sans y toucher. Au bout de ce temps, l'emplâtre aurait sucé le vent.

Les remèdes que l'on vous prescrit (sic), ne sont vraiment des remèdes que si l'on supporte, en même temps que leur gêne, les souffrances qu'ils vous donnent. Le père Benoît rentra content. Il mit son emplâtre. Il eut bien mal. Il en eut, si l'on peut dire, pour ses deux francs. Voici comment les choses se passèrent. Le premier jour, en flairant l'air, il dut se répéter :

- Eh non ! je n'ai pas été à l'étable.

Mais à part l'incommodité de l'odeur, la douleur ne fut pas plus grande, ni moindre qu'auparavant. Le vent sans doute, se tenait coi dans son coin. Le deuxième jour, l'odeur avait disparu, ou peut-être on ne la remarquait plus. La douleur resta la même. Le troisième jour, le vent commença à se remuer dans la jambe. En plus du mal ordinaire, il y eut des picotements du côté du mollet. Vers la soirée, il s'y ajouta de la brûlure. Le quatrième jour, le père Benoît dut se tenir à quatre pour ne pas lancer son emplâtre à tous les diables. Non seulement cela picotait et brûlait, mais on aurait dit que ce méchant vent, à l'étroit sous sa bouse, se tortillait pour sortir et que la jambe sous cette poussée enflait à éclater. À partir du cinquième jour le père Benoît se mit à geindre, ne sachant pas où il avait le plus mal : si c'était au mollet, ou dans le pied, ou dans le genou ou même, par moments, dans la tête où le vent était remonté et frappait de gros coups.

Le huitième jour finit par arriver quand même. On n'attendit pas le soir, on enleva l'emplâtre, on regarda. Comme le berger l'avait dit, le vent s'était ouvert un trou. Seulement la jambe était le double de ce qu'elle aurait dû être et de plus, oulla !, oulla ! quand on l'eut lavée à l'eau froide, elle n'était même plus rouge : elle était bleue !

Cette fois, malgré l'argent que cela coûterait, qu'il le voulût ou non, sa femme fit venir le médecin. Les médecins disent ce qu'ils veulent, et les femmes sont toutes les mêmes. À peine la sienne lui eut-elle versé la première cuillerée de sa drogue, que le père Benoît qu'on avait mis au lit, perdit l'envie de manger, perdit l'envie de dormir, ne demanda qu'à boire et sa jambe devint si raide que la raideur en passa dans le corps qui ne put plus

bouger. Oulla ! oulla ! le père Benoît crut bien qu'il finirait par mourir. Mais sa santé était plus forte que les pommades du docteur. Au bout de trois mois, elle en eut raison : il put marcher de nouveau.

Un matin de juillet cependant, comme il fendait du bois, il constata qu'un doigt refusait de plier. Tonnerre ! Os, rhumatisme, ou vent, il n'allait pas recommencer à s'empoisonner avec des drogues. Pendant sa maladie, bien que ne bougeant pas, il n'était pas resté sans écouter. Des voisins venaient. Les uns avaient dit :

- Des rhumatismes, faut de l'eau, ça se noie.

Les autres :

- Des rhumatismes c'est un froid, ça se cuit.

Il eut une bonne idée. Sa femme se trouvait aux champs. Avec le bois qu'il venait de fendre, il alluma le four à pain. Il fit un très gros feu. Le four à point, il en retira les braises, se glissa jusqu'au fond, puis referma sur lui la porte pour être sûr d'avoir bien chaud.

Nul n'a jamais dit ce qui se passe dans un four où l'on s'est enfermé pour cuire des rhumatismes. Sur le coup de midi, sa femme revint pour la soupe. Elle ne vit pas Benoît. Et n'était pas dans la cuisine ; il n'était pas au grenier, et pas davantage, bien qu'elle l'appelât, dans la cave. Elle chercha partout. Il fallut qu'en passant près du four, elle aperçût les braises qui fumaient et sentit sur la joue le chaud de la porte. Ce n'était pas le jour du pain. Elle regarda. Ah ! Seigneur du bon Dieu ! Son homme était là. Elle aperçut d'abord la tête. Les cheveux étaient grillés. Elle s'écria :

- Benoît ! Que fais-tu ? Sors de là !

Il ne voulut rien entendre. On dut se mettre trois. On le tira par les épaules ; on l'ékala sur une table. La langue lui sortait très rouge. Il resta là sans plus bouger qu'un pain bien cuit.

*La vie est quotidienne*, Éditions Rieder, Paris, 1939, pp.93-102.

\*\*\*

### « La cannelle » (extrait tiré de *En pays occupé*)

[...]

Un jour, Ma Nounouche fit un gros achat de cannelle.

La cannelle, vous savez ce que c'est. Cela se présente sous forme de bâtonnets ou bien en fine poussière. On en détient quelques grammes, au fond d'une boîte, sur une étagère de sa cuisine. De temps en temps on en met un rien, à la pointe du couteau, en quelque crème ou quelque pâte et cela fait un plat à la cannelle. Bon, voilà pour elle.

Pour Ma Nounouche, on pourrait s'y méprendre. Ma Nounouche n'était pas une petite chienne, ni un gros chat. Ma Nounouche était ma femme, ma femme bien-aimée, très bonne, très douce, douce comme... une Nounouche. Seulement, elle vivait en dehors du traintrain de l'existence. Elle était pianiste. Elle faisait, de sa musique, un art.

Vous dites : « Une pianiste n'a pas grand'-chose à voir avec des achats d'épices. » Et c'est bien vrai. Mais la guerre venait d'éclater. Dans le premier trouble, on avait bien le droit de perdre la tête et de mêler, à ses idées de piano, quelques idées de cannelle.

Je ne sais pas comment cela se passa dans les autres villes. À Bruxelles, ce fut comme un principe :

lorsque la guerre éclate on fait des provisions. À cela, il y avait deux raisons. La première, c'est que les billets de banque deviennent du jour au lendemain de la monnaie de singe. On le croyait. Mieux valait les réaliser en pièces sonnantes aux guichets de la banque ou, si le temps manquait, les refiler aux boutiquiers contre des marchandises plus réelles. La seconde, c'est que la guerre serait longue. Elle durerait quatre mois, cinq mois. Six, prétendaient les pessimistes. Alors il fallait s'assurer des provisions en bouche. Jamais on ne vit dans les magasins tant de clients à la fois. On commandait, on emballait, on enlevait. Riz, café, sucre, farine, tout ce qui, en fait de victuailles, s'entasse dans un grenier, se cache dans une cave, sans risquer d'y pourrir.

Quand Ma Nounouche sut que tout le monde faisait des provisions, elle ferma son piano et courut comme tout le monde aux provisions.

Nous n'étions pas très riches.

Elle entra chez un charcutier. Elle vit un jambon, un gros jambon. Elle dit :

– Je vous achète ce jambon.

Elle entra chez un marchand de conserves. Elle vit des boîtes de sardines – pas de petites boîtes – de grandes, avec beaucoup d'huile, où trempaient... je ne sais pas, moi ! peut-être deux cents sardines ! Elle dit :

– Je vous achète une de ces boîtes de sardines.

Elle arriva chez l'épicier. Elle vit des gens qui commandaient cinq kilos de riz, cinq kilos de café, dix kilos de haricots. Elle commanda :

– Cinq kilos de riz ! Cinq kilos de café ! Dix kilos de haricots !

- Et avec cela, madame ?

Avec cela ? Ma foi ! Ma Nounouche aimait, de temps en temps, dans certains plats, un léger goût de cannelle. Elle dit :

- Donnez-moi de la cannelle.

- Parfaitement, madame, combien ?

Puisqu'elle avait commandé tout par kilo :

- Deux kilos de cannelle, commanda Ma Nounouche.

Le brave homme ouvrit les yeux que peut ouvrir un épicier qui, pour la première fois, d'un seul coup, pour une cliente, pèse deux kilos de cannelle :

- Voilà, madame.

Ma Nounouche rentra très chargée.

Je dois l'avouer : ses achats ne furent pas accueillis aussi bien qu'elle aurait pu l'espérer. Pour le riz, pour le café, bon, cela pouvait aller. Pour le jambon, je fis la grimace. Une fois entamé, cela nous représentait beaucoup de diners au jambon ! Et pour les deux cents sardines, la boîte ouverte, hein ? pendant combien de jours serions-nous forcés de nous gorger de cette huile mélangée de sardines ?

Quand je vis la cannelle, je devins tout à fait furieux :

- Voyons, c'est idiot. Avec l'argent de la cannelle, tu aurais pu acheter d'autres haricots. On achète cent grammes de cannelle ; cent cinquante grammes de cannelle. Mais deux kilos ! Nous en aurons pour cent ans !

- Tu as raison, dit avec douceur Ma Nounouche. J'avais cru bien faire.

Pauvre Nounouche ! Elle était si naïve et si bonne ! Je finis par plaisanter.

Un peu plus tard, ce fut la guerre en plein. Quelques fois des amis venaient. On causait un peu. Comme on avait déjà tant de choses tristes à se dire, je leur racontais l'histoire de Ma Nounouche qui avait pris en provision deux kilos de cannelle. Cela les égayait un peu.

- Vraiment, deux kilos, madame ?

- Oui, je croyais bien faire...

Et l'on riait !

Le temps passa. Un mois, deux mois, sept mois. Cette guerre qui n'en devait pas durer six, durait toujours. Au bout de la première année, nous eûmes consommé tout le jambon, mangé les sardines, avalé l'huile, entamé les haricots. Quant à la cannelle, le petit fond qui se trouvait dans la boîte de la cuisine, avait suffi.

La seconde année :

- J'entame la cannelle, annonça Ma Nounouche.

- Bien, bien, Ma Nounouche.

La troisième année... Tout cela semblait lointain, à présent. La troisième année, on n'eut presque plus de pain ; plus de viandes ; plus de sucre ; plus de lait. Quant aux autres aliments, pour des bougres comme nous qui avaient faim, il fallait être voleur ou rusé pour manger. On fit alors ce que dans d'autres temps quelqu'un avait conseillé : « Pas de pain ? Mangez de la brioche. » On fit de la pâtisserie, et quelle pâtisserie ! On achetait des grains de seigle, on le broyait dans un moulin à café, on

faisait cuire ces durs petits gruaux sous le nom de *crêpes*. Plus tard, les marchands inventèrent je ne sais quelle poussière, qu'on appelait *farine de féveroles*. Cette farine contenait certainement des féveroles. Mais on les avait sans doute rassemblées à coups de balai, car il y avait autant de sable que de féveroles. Le tout servait à faire des tartes. À défaut de viande et de pain, on mangeait beaucoup de tartes. C'était vert, c'était gluant ; plus ça cuisait, plus ça devenait mou. Sauf le sable qui restait dur. Et l'on s'efforçait d'avaler cela !

Comme les autres, Ma Nounouche broyait dans son moulin le seigle, pour le transformer en crêpes. Comme les autres, elle mélangeait avec de l'eau ses féveroles pour en faire des semblants de tartes. Mais au lieu de s'en tenir là, elle répandait sur le tout – un peu... beaucoup... passionnément... – de sa fameuse cannelle. Et ce plat qui, chez les autres, vous retournait le cœur, devenait chez nous quelque chose dont on ne pouvait pas dire absolument que ce fût mauvais, puisqu'on y trouvait un solide arôme de cannelle.

Chère Nounouche ! Elle aurait pu triompher :

– Hein ! mes deux kilos de cannelle, qu'en dites-vous maintenant ?

Elle était trop modeste. Elle se montrait fière quand même. Et je ne riais plus. Les amis qui venaient, ne

riaient pas non plus. Eux qui devaient avaler ces tartes, ces crêpes – et sans cannelle !

Ils disaient :

– Vous avez de la chance, Madame. On ne trouve plus nulle part de cette cannelle. Ah ! si nous avions su !

Ma Nounouche n'était pas de ces gens qui, parce qu'ils détiennent un produit dont les autres n'ont pas, le conservent pour eux ou font de l'argent :

– En voulez-vous un peu ? disait Ma Nounouche.

Elle en donnait un peu dans un cornet. La fois suivante, elle en donnait encore un peu dans un cornet. À d'autres qui venaient, elle en donnait aussi un peu, dans un cornet.

Si bien qu'un soir, je ne sais plus si la crêpe était au seigle, ou la tarte aux féveroles, je fis une terrible grimace :

– Pouah ! Quelle horreur !

– Oui, fit Ma Nounouche. Un Tel est venu : il ne restait qu'un petit fond de cannelle...

[...]

***La vie est quotidienne*, Éditions Rieder, Paris, 1939, pp.208-215.**

## « Merde ! »



La maison d'édition grenobloise Cent Pages a eu l'audace de mettre à son catalogue un texte d'André Baillon souvent qualifié de « mineur » et négligé par la critique, ce qui permet au public français de découvrir ce tempérament si attachant et curieux. Et quel bijou ils nous offrent là ! Une esthétique délicate et raffinée, un souci omniprésent du Beau font de ce « livre-objet » une pièce de collection.

Baillon est un romancier majeur des années 20-30, irréductible aux étiquettes, universitaires ou non, sous lesquelles on tente de l'épingler. Sa voix modelée dans l'originalité, son rythme en spirales creusantes, son flou dans le champ littéraire belge, le préservent des classements parfois stérilisants. Généralement, les études abordent cet écrivain par deux biais aussi « classiques » qu'intéressants : soit celui de la question de l'autobiographie, soit celui de la folie. Pourtant son étonnante singularité s'illustre également

dans les portraits qu'il a souvent déclinés de filles de joie. En effet, le destin de Baillon est intrinsèquement lié à la sphère de l'amour vénal. L'est donc fatalement son œuvre, largement autofictionnelle. Rosine, Hedwige, Marie, Jeannine, Nelly Bottine et... Zonzon Pépette ; autant de figures de grues se croisant sous le regard et la plume baillonniens.

On rencontre la première mention, fugitive, de Zonzon Pépette au détour d'un autre livre, *Histoire d'une Marie*, où est relatée, à titre anecdotique, sa fin brutale dans des bas-fonds dickensiens. Cet épisode sera par la suite amplifié par l'auteur et donnera lieu à un opus éponyme, où toute la vie de Zonzon, née Françoise Ledard (prédestination...) apparaît en filigrane. Cette dernière passe une enfance dans un milieu modeste et sans éducation, avant d'être violée par le peintre chez qui elle fait le ménage. Cette « initiation » forcée la meurtrit profondément. Ses repères, sa pureté et son innocence volent en éclats ; son avis sur le monde se résumera désormais à un « Merde ! » litanique dont elle scandera toutes ses conversations. À Paris, et surtout à Londres, elle entre alors pleinement dans cette faune interlope où les mômes se gagnent au couteau et se refilent de souteneur en souteneur : Justin, François l'Allumette, Louis le Roi des Mecs, Valère-le-Juste, S'il-plaît-à-Dieu, Ernest-les-Beaux-Yeux, etc. Notre héroïne restera fidèle à chacun d'eux le temps de leur « association », en évoluant de larcins en crimes.

Des mots crus, des mots rudes, des mots pollués, des mots sur le vif. Les mots de Zonzon la désinvolte, vivant au jour le jour, définitivement ancrée dans l'instant, sans souci des possibles conséquences de ses actes. Fragments narratifs, chronologie malmenée, zones d'ombre, transitions inexistantes, voilà *Zonzon Pépette*. L'incipit l'annonce : « Il est peut-être idiot de commencer la vie d'une femme par sa mort, mais enfin si l'on vit, c'est pour qu'on meure. Et même, c'est comme on vit, que l'on meurt ». Et Zonzon rend absurdement l'âme, après avoir lancé un de ses célèbres « Toi, je t'emmerde ! », violent et bestial, audacieux et masculin. À son image.

Zonzon est authentiquement un personnage à part. Pour elle, Baillon se trouve à la périphérie des topiques avec lesquels il façonne ses prostituées (idéalisations, religion, sacrifice, art, maternité). Entre sacré et sacrilège, il a choisi son camp.

**Samia HAMMAMI**

**André BAILLON, *Zonzon Pépette, fille de Londres*, Cent Pages, Grenoble, 2006, 136pp., 12€ (réédition).**